Geneviève en Roumanie

Ioana Andreescu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/5009>

DOI : 10.4000/clo.5009

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 21 juin 2018

Pagination : 179-192

ISBN : 9782858313143

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Ioana Andreescu, « Geneviève en Roumanie », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 83 | 2018, mis en ligne le 20 juin 2019, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clo/5009> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.5009>

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Geneviève en Roumanie

Ioana ANDREESCO

La Roumanie est l'un de ces pays où cadres
et fonds traditionnels n'arrivent pas à mourir,
s'accrochant partout, solidement fixés aux choses
et aux êtres, malgré les coups que lui porte une
civilisation industrielle inévitable.
ALVAREZ-PEREYRE, 1976, p. 13

Geneviève Calame-Griaule a toujours porté de l'intérêt à toutes les cultures orales du monde¹. Son enseignement a marqué des générations d'étudiants étrangers et elle aimait raconter que l'une de ses plus grandes joies était de les entendre lui dire qu'ils avaient mieux compris leur propre culture, grâce à elle².

En 1992, Geneviève reprend dans un article le titre du numéro 27 des *Cahiers de littérature orale* que j'avais coordonné en 1990, « Chanter la mort ». Elle y met en regard des extraits de textes portant sur les rituels grecs, roumains et dogon : « Les rites funéraires roumains sont très longs et très complexes. Ils comportent tout un cycle de chants dont ceux dits des "Aubes" (*Zorile*) ». Elle

1. On se reportera par exemple aux numéros spéciaux des *Cahiers de littérature orale* consacrés à des aires culturelles aussi diverses que le Brésil en 1980, la Hongrie en 1981, la Chine et le Japon en 1989.

2. CALAME-GRIAULE & GAY-PARA, 2002, p. 72.

cite des textes recueillis sur le voyage du mort dans l'autre monde. La « devise du mort » des Dogon répond comme en écho :

Les chemins du mort sont trois chemins, dit-on.
Sur le chemin du milieu qu'Amma te mette.
Sur le chemin du mort est un jeune chien, dit-on.
Il ne te laissera pas passer, dit-on.
Une femme peule te donnera une calebasse de lait.

Elle ajoute que le chant funèbre est presque partout l'affaire des femmes³.

C'est lors d'une courte mission du *ministère de la Culture* en vue d'une recherche sur les textiles en Roumanie-Olténie dans la commune d'Arcani-Gorj qu'à l'automne 1995 G. Calame-Griaule effectua un voyage en Roumanie. Elle y était missionnée pour rechercher dans la société roumaine les relations entre le tissage, la gestuelle et la parole. Cette mission organisée par François Calame et Philippe Flaye a bénéficié de l'aide du *monastère de Tismana* où nous avons été reçus par la sœur supérieure, grâce à des collègues du *musée du Village* de Bucarest et du *ministère de la Culture*, Sanda Larionescu et Aurélia Cosma. Ce monastère du XVI^e siècle abrita la plus ancienne des écoles de moines copistes. Il a été transformé en 1949 à l'intention des nonnes pour produire les fameux tapis d'Olténie dans des ateliers de tissage à la verticale.

Figure 1
Un tapis olténien présenté par
une nonne au monastère de
Tismana, 1995
© cliché François Calame

Voici en quelques mots l'univers que s'apprêtait à découvrir notre anthropologue :

L'étranger qui traverse les villages de l'Olténie roumaine sent bien que la vie n'y est pas facile et qu'il faut travailler dur pour y

3. CALAME-GRIAULE, 1992, p. 22-23.

survivre, mais il est surtout frappé par leur charme, là du moins où les structures anciennes n'ont pas été remplacées par les bâtiments sans âme imposés par la dictature. [...]

Sous une tranquillité apparente, la mort est omniprésente dans l'imaginaire des paysans des Carpates. [...] La relation de familiarité qu'entretiennent ces paysans avec la mort a pour résultat qu'ils ne la craignent pas. Ils s'y préparent sans amertume de leur vivant. [...]

Quelle est la femme qui n'a pas choisi et préservé avec amour la jupe et la chemise traditionnelles somptueusement brodées qu'elle veut porter pour son enterrement ? [...] Et finalement, c'est la vie qui reprend son cours et l'emporte sur la mort⁴.

Le voyage jusqu'à la frontière de la Hongrie avec la Roumanie fut un enchantement, mais à l'arrivée, bloqués pendant des heures dans une interminable attente, dévisagés comme si l'on détenait les secrets de l'Occident, il nous a fallu à François et à moi-même faire appel au douanier du côté roumain de la frontière afin de pouvoir sortir de cette impasse bureaucratique. Geneviève, habituellement gaie et souriante, s'enferma dans un lourd silence, pensant probablement au fameux rideau de fer qui marquait jusqu'en 1990 la ligne de démarcation entre l'Est et l'Ouest de l'Europe.

Figure 2

Mission en Roumanie, Monastère de Tismana, 1995.

De droite à gauche : Ioana Andreesco, Sanda Larionescu,
Geneviève Calame-Griaule, la sœur supérieure du monastère, Aurélia Cosma,
François Calame et Philippe Flaye © Cliché François Calame

4. ANDREESCO, 1997, p. 11.

Après ce voyage égayé quelque peu par le paysage, nous sommes finalement arrivés chez nos hôtes. En dépit du confort assez rudimentaire de la demeure, Geneviève n'exprimait aucun jugement ni aucune critique. Elle faisait preuve de compassion et d'empathie envers ces personnes qui, malgré une vie tout entière vouée au travail, rencontraient des difficultés encore et toujours. Le visage de Geneviève exprimait une sorte d'impuissance, tel un regret de ne savoir ni pouvoir que faire pour ses hôtes.

Une vache, unique signe extérieur de richesse, marquait en long et en large de sa bouse aqueuse la petite cour en pente... Ce fut elle qui fit les frais du choc des cultures. En effet, un peu agacée, Geneviève demanda à la propriétaire de faire en sorte de calmer l'animal. En silence, la femme s'exécuta et se débrouilla pour éloigner la vache, mais je sus qu'elle garda rancune envers « la fière dame venue d'ailleurs ». Elle me le confiera plus tard : institutrice à la retraite et ancienne secrétaire appréciée du *foyer culturel communal*, elle aurait tant aimé échanger quelques propos avec la grande savante, malgré la barrière de la langue. Ce fut le seul « incident » durant cette brève mission culturelle.

Geneviève s'intéressa rapidement, avec une grande générosité, aux habitants, à leurs habitudes et à leurs problèmes. Elle visita le vignoble et avec eux elle but le vin local gardé au frais dans un pichet en terre cuite. Elle se permit même de suggérer à Gretta, la fille de nos hôtes, de se vêtir tout comme elle de couleurs moins sombres et même carrément gaies. Gretta, ravie, suivit ce conseil.

Un jour, on nous fit savoir qu'il y avait encore des maisons où l'on tissait sur des métiers à tisser horizontaux. Un vieux tacot nous conduisit dans une famille de paysans. Deux femmes et un homme se tenaient devant leur maison. Nous n'avions pas vraiment préparé l'entretien. C'était pour moi prodigieux de faire équipe de terrain seule avec Geneviève... J'avais en mémoire ses souvenirs, maintes fois évoqués, de l'équipe qu'elle formait avec son fils en pays dogon, comme auparavant avec son père. Je m'attendais à la voir prendre l'initiative, tellement impressionnée par son prestige, me sentant toute petite, perdue même. D'un geste impatient de la main elle me fit sentir que c'était à moi de commencer. Son sourire et son expression confiante m'encouragèrent.

Nos hôtes ne savaient pas bien à vrai dire ce qui nous amenait et ce qu'on attendait d'eux. Nous étions face à face, comme si un conflit devait nous opposer. Je me souviens d'avoir même fait soudain le rapprochement entre les deux significations du mot *război*, « métier à tisser » et « guerre », qui vient du slavon *rajboj*. La même expression « *intră în război* » signifiait pour les hommes « partir au service militaire » et pour les femmes « commencer à tisser ».

On leur fit donc savoir au mieux le but de notre visite : découvrir leurs manières de tisser. Comme si nous n'étions pas là, ils commencèrent une

description précise de leur travail avec la machine. Nous avons alors été immédiatement frappées par la similitude entre les termes propres au métier à tisser et ceux des parties du corps humain. Les mêmes mots étaient utilisés : pieds, jambes, bras, mains, doigts, langue, corps et même (comme je l'ai appris plus tard) « petit homme » et « petite femme ». On pense à un organisme vivant.

Un rapprochement s'imposa immédiatement avec la culture dogon, avec la « parole du tissage », la « manifestation du verbe », cette « parole humaine qui correspond à celle du tissage⁵ ». Notre interlocutrice n'était pour autant pas vraiment de notre avis :

On ne tisse pas la langue, Madame, on tisse le matériau,
c'est ainsi que nos parents nous l'ont transmis tel qu'on vous le
transmet. On a toujours dit ainsi, sans se poser de questions...

Et comme de mon côté j'insistais pour trouver une correspondance entre le tissage et la parole, on me rétorqua :

Si on cherchait d'où vient chaque mot qu'on utilise, cela nous
mènerait loin, on perdrait la tête et on deviendrait vite fous.

Alors, face à la réticence de la femme, l'homme s'avança et prit en exemple un outil pour le travail du chanvre qui sert à produire le fil destiné à la fabrication des textiles [*melița*]. Cet outil broie le chanvre. Il nous en décrivit alors le fonctionnement. La « langue » qui est une des composantes de ce dispositif a donné l'expression *îți toacă gura ca melița* [tu parles comme une broie à chanvre]. Il regarda d'un air supérieur les femmes, y compris son épouse à laquelle il faisait visiblement allusion. Il montra alors, geste à l'appui, le mouvement mécanique répétitif – toc-toc – et les coups assourdissants de la « langue » [*limba*], la partie supérieure du battoir au-dessus de la partie creuse. C'était bel et bien une parole bruyante et répétitive, assommante même et précipitée au point de n'en pouvoir saisir le sens. Un débit continu et vif monopolisait alors l'attention. L'homme ajouta : « Cette façon agaçante de parler des femmes est à vous rendre fou ! » Elles protestèrent, affirmant que le débit, certes rapide, n'empêchait pas du tout la compréhension. Certes, « mais c'est toujours de la broie à chanvre que sort le fil le plus fin [*fuior*] » conclut l'homme, imperturbable et satisfait d'avoir pu reprendre à son avantage une conversation dont il était exclu au départ.

Ils s'efforcèrent alors de nous expliquer la marche à suivre comme si nous étions de vraies apprenties :

5. CALAME-GRIAULE, 2009, p. 111-112.

- . on met en route le tissage en utilisant le mot *rost* qui signifie la préparation du tissage ;
- . on ordonne et on arrange les fils pour qu'ils ne s'entremêlent pas, ne s'effiloquent pas et que rien n'entrave la réalisation d'un tissu.

Un point nous arrêta particulièrement : *rost* est un terme qui signifie entre autres « mettre en ordre, mettre en route, donner la direction d'une action, faire en sorte que tout aille bien ». Dans le tissage, le *rost* est l'espace créé par l'entrecroisement des fils de chaîne entre lesquels la navette passe. Il s'agit de la prise en charge de tous les travaux préliminaires, depuis le début du tissage lui-même jusqu'à sa fin. Or, ici ces opérations tissent entre elles plusieurs significations, à la fois techniques – « œuvrer le tissu pour en diriger le devenir » – et symboliques – « œuvrer le devenir du tissu du début jusqu'au dernier fil dans la vie du tissu et dans la mort de celui qui tisse ». Il s'agit en somme de maîtriser le devenir du tissu selon un principe plus général de régulation qui pourrait se résumer ainsi : une place pour chaque chose, chaque chose à sa place. En termes plus anthropologiques, maîtriser le sens de la vie pour maîtriser le sens de la mort et ce afin que chacun trouve sa place de vivant... et de mort [*fiecare să-și găsească rostul*].

Le *rost* de l'âme que nous ne pouvons en fait qu'imparfaitement traduire par son « devenir » comprend son parcours initiatique *post mortem* et son intégration dans l'au-delà. Ainsi, « ourdir » c'est faire passer les fils de la chaîne à travers les lices, puis à travers les dents du battant (le support de peigne) et les fixer sur l'ensouple du côté du tisseur. Les lices sont attachées sur les pédales qu'on appelle « langues » et qui sont en métal ou en bois. Tout ceci se dit en une formule : *punere pe rost* [poser le devenir]. Nous découvrons alors – et la présence de Geneviève fut un extraordinaire stimulant intellectuel – deux catégories importantes du tissage :

- . tisser pour la vie.
- . tisser pour la mort.

Nos propres connaissances des textes et chants rituels de mort nous aidèrent à mieux comprendre cette conception originale de la connexion et de la séparation des mondes, le monde des vivants et le monde des morts.

Toute action en relation avec le rituel des funérailles dans son sens le plus strict utilise le liage et le déliage pour signifier que le

monde des vivants et celui des morts ne doivent plus désormais être confondus et que l'âme doit s'installer dans un nouvel univers qui sera le sien⁶.

Nu se prind să nu se prindă [« on ne fixe pas afin de ne pas s'y fixer », « on n'attache pas les fils afin que l'âme ne s'y fixe pas »], formule énigmatique qui exprime une vision du monde dans l'impérative séparation des morts et des vivants. Face à notre étonnement, nos interlocuteurs nous montrèrent qu'il s'agissait de fixer avec des nœuds ornés de jolis petits pompons les fils de la chaîne après les avoir passés à travers les lices et les dents du battant. Les fils sont ainsi fixés pour les empêcher de s'emmêler et de s'effiloche sur l'ensouple du côté de la personne qui tisse. Il est en fait question du devenir et si l'on peut dire du destin de l'ourdissage. C'est de ce travail que dépend l'avenir du tissage. Le départ de l'ourdissage fixe *de facto* si l'on peut dire le destin de l'ouvrage. Aussi est-il déconseillé par exemple de ne pas fixer la chaîne sur l'ensouple durant la *Semaine sainte* et surtout le *Vendredi saint* et si l'on tisse pour un mort (en vue de ses funérailles), afin que l'âme ne s'accroche pas, ne s'agrippe pas, ne se fixe pas dans ce monde⁷. Il s'agit d'éviter ce qui serait fatalement une longue agonie et des souffrances inutiles lors de la mort de celui qui tisse. Le fil de sa vie doit s'interrompre rapidement.

La mort est ainsi toujours présente dans le tissage, présente jusqu'au corps du tissu, d'où l'expression « tisser pour la mort ». C'est d'ailleurs sur le métier à tisser que l'on faisait la toile qui servait à préparer le trousseau du mort (chemise, fichu jaune de deuil, linceul et toile pour descendre le cercueil dans la tombe). On se doute qu'on ne commençait pas à tisser n'importe quel jour. Il fallait éviter de se mettre en danger de mort et éviter que l'âme ne trébuche ni ne soit emprisonnée si les fils s'emmêlaient. Du bon déroulement du tissage dépendait donc la prospérité [*spor*] de la maison. Il s'agissait de protéger les biens, la santé, le bétail : si un animal est malade, ne lui attache-t-on pas un fil de lice autour des pattes pour le guérir ?

Un *leitmotiv* préside à toutes les étapes du tissage : « faire vite » [*repede*]. C'est la devise de tous ces tisserands. On commence par une petite prière, comme

6. ANDRESCO & BACOU, 1986, p. 157.

7. Le *Vendredi saint* est le jour de la souffrance du Christ sur la Croix, souffrance extrême qui par homologie en quelque façon surviendrait au moment de rendre l'âme et par la suite tous les vendredis, vers la fin du travail de tissage en particulier pour que l'âme ne reste pas piégée dans les lices.

une incantation : « Aide moi Seigneur à être capable, à être en bonne santé, à amener à terme et rapidement cet ouvrage. » Il n'est pas obligatoire de se signer. Du début à la fin du tissage, on entend ce commandement : « Faites vite ! », et plus on approche de la fin, plus cette injonction devient essentielle. Lorsqu'on touche à la fin de l'ouvrage, le rythme s'accélère : la fin du tissu est la fin de la vie de celui/celle qui tisse. Ce n'est pas à cause du temps quotidien qui manquerait que l'on doit se dépêcher, sachant que l'on tisse surtout pendant les longues nuits d'hiver. C'est pour le temps du « mourir » que l'on doit faire vite. Lorsque le tissu approche de son extrémité, quand les derniers fils sont délivrés de l'ensouple, longueur après longueur, et que le travail lui-même est achevé, il faut couper :

On coupait les fils vite pour ne pas souffrir le martyr lors de la mort. Qu'on finisse vite lorsqu'on va mourir. On nous poussait toujours à faire vite, à tirer vigoureusement les fils restant entre les lices et le battant et agir vite.

— S'agit-il du fil de la vie ?

— Oui, c'est ainsi qu'on nous l'enseignait : le fil de la vie du tisseur [tisseuse] casse, le fil casse, la vie trépasse, tout comme le tissu achevé, le moment venu.

Notre informatrice insiste bien sur le fait qu'il ne fallait pas aller dormir avant d'amener l'ouvrage au dernier fil sur le métier à tisser. Il fallait rapidement défaire le battant, l'éloigner du métier, le cacher même, de façon à ce que celui/celle qui tisse puisse mourir sans trop souffrir le moment venu :

— Pour vous c'est toujours pareil ?

— Oui, il faut en finir sans délai, immédiatement !

Ce sont la gestuelle précise, la mimique expressive, l'intonation des voix résolues et déterminées des tisseuses qui firent comprendre à Geneviève le parallèle que ces femmes établissaient entre la vie du tissu et la vie de celui ou celle qui tisse.

Cette mise en scène témoignait aussi de leur rôle et de leur pouvoir de femmes. Plus généralement, au nord de l'Olténie on insistait sur la nécessité consciente d'imposer aux morts la volonté des vivants : un rapport de force déterminant pour contrecarrer leur tentation de revenir. De même, il était impératif pour ces obsédés de la séparation des mondes de requérir la nécessité de mourir vite, à l'heure venue, sans s'attarder. Mourir de sa belle mort, comme un rapide glissement vers l'éternité.

Se créait ainsi une atmosphère de tension intellectuelle d'ordre anthropologique mais également affective. Je ressentais l'intérêt que Geneviève

portait à cette scène, comme si les ailes de la mort planaient alors au-dessus de nos têtes. Et pour atténuer l'effet inquiétant que l'histoire du tissu avait produit, nos interlocuteurs chuchotaient presque : « Vous savez, on a du bétail, on a une maison et c'est pour la prospérité de la maison qu'il faut faire vite. » Ils s'exprimaient ainsi avec un sourire de soulagement et un geste qui voulait dire : il faut bien passer à autre chose. On ressentait parfaitement bien l'importance du rôle initiateur des vieilles femmes de la famille qui se doivent de surveiller de très près la venue de dernier moment du dernier fil du tissu, tel le fil de la vie pour la Parque. Elles insistaient beaucoup sur le rôle des gestes et l'importance des paroles. Ajoutons que dans le tissage pour la mort sont engagées tant la responsabilité individuelle que collective. *Nu te lasă lumea* : il faut veiller à ce que les règles soient strictement respectées.

Si les *Chants rituels des Aubes* que nous avons pu recueillir et étudier⁸ exposent une pédagogie de la mort, le tissage représente une pédagogie du « mourir », de la séparation de l'âme d'avec le mourant par l'intermédiaire du tissu qui, lui, se meurt en un sens à la fin de l'ouvrage. Geneviève avait observé des élaborations symboliques du même ordre en Afrique :

Si la parole est un tissage, inversement le tissage est une « parole », au sens large puisqu'il est une création de l'activité humaine, au sens restreint puisque les fils s'entremêlent comme les éléments du langage, animés par le grincement régulier de la poulie, par le bruit des tenseurs et de la navette⁹.

Cette « parole du tissage » s'inscrit dans les dessins de l'étoffe et dans la cosmologie dogon : « la parole est dans l'étoffe », car en quelque façon elle fait l'étoffe.

Après la démonstration de la *mort* du tissu, nos informatrices nous ouvrirent alors la malle de dot pour nous montrer ce qui restait du trousseau de mariage devenu trousseau de mort : pièces décoratives d'intérieur, jupes, blouses somptueusement brodées, tabliers de cérémonie [*catrințe/oprege*], voiles transparents en soie naturelle [*maramă de borangic*].

8. ANDRESCO & BACOU, 1990.

9. CALAME-GRIAULE, 2009, p. 516.

Figure 3
Blouse [iie] somptueusement brodée, Olténie xx^e siècle
© cliché Ioana Andreescu

Figure 4
Jupe [vâlnic], Olténie xx^e siècle
© cliché musée Ethnographique d'Olténie

Geneviève s'émerveilla devant la richesse des motifs décoratifs, le raffinement des couleurs, la variété et l'originalité des tissus. Les femmes nous montraient ce qu'elles aimeraient garder pour leur ultime départ. Elles commentaient les motifs ornementaux sur les tenues comme autant de secrets qu'il était impératif de bien garder durant des mois – avant les grandes fêtes religieuses, spécialement les fêtes de Pâques. Puis, avec des gestes amples, elles nous montrèrent des motifs ornementaux qu'elles déployaient en largeur et en longueur, à l'horizontale et à la verticale, sous nos yeux. Pour mieux montrer les motifs verticaux, l'homme s'est alors avancé, écartant d'un geste condescendant le reste de l'assistance :

C'est l'homme qui marche devant. C'est un ensemble, une pièce devant et l'autre derrière qui ne se rencontrent pas.

Les femmes, riant entre elles, se jetaient des regards complices en observant furtivement Geneviève. C'est à ce moment que Geneviève choisit deux beaux tabliers [*catrințe*] et de manière suggestive superposa celui aux motifs verticaux au-dessus, celui aux motifs horizontaux au-dessous. Elle déclencha un énorme éclat de rire général. Geneviève avait bel et bien réussi à reconnaître la parole cachée du tissu sexué et à en jouer malicieusement : « Vous voulez nous faire parler de ce que nous ne voulons pas dire », lui firent remarquer les paysannes. Ainsi s'établit peu à peu le contact, une relation de complicité affectueuse, une de ces grandes joies réservées à ceux qui font le métier d'ethnologue¹⁰. L'homme resta à l'écart, ne comprenant pas ou ne voulant pas comprendre la raison de nos rires, son autorité masculine atteinte.

Figure 5
Tabliers [*catrințe*], motifs
verticaux,
Olténie XIX^e-XX^e siècle
© cliché musée Ethnographique
d'Olténie

10. Préface de G. Calame-Griaule à *Où sont passé les Vampires ?*, ANDRESCO, 1997, p. 11.

Figure 6

Tabliers [*catrințe*], motif horizontaux, Olténie ^{xx}^e siècle

©cliché musée Ethnographique d'Olténie

Un dernier mot. Une pratique magique consiste en ce pays à faire, sur le seuil de la maison, avant de manger ou avant de se laver, neuf nœuds avec les fils des lices du métier à tisser d'une femme morte en tissant. On les roule dans de la terre tirée de la tombe d'un mort abandonné. On place ces fils dans un bobineau, puis on les dépose sur le passage de sa rivale ou de son ennemie. La femme « légitime » agit ainsi contre une rivale en mal de destin conjugal pour mettre en berne l'instrument viril du mari en quête de plaisir clandestin : « Je bandais dès que j'enjambais la palissade et débandais une fois arrivé chez la belle » racontait, penaud et puni, un mari infidèle.

Les femmes ayant rencontré Geneviève lors de ce voyage se souviennent d'elle avec tendresse et admiration : belle, simple, distinguée, une vraie grande dame dont le savoir forçait le respect. Elles continuèrent longtemps à demander régulièrement des nouvelles de leur grande Dame. Et Geneviève a gardé et regardé longtemps sur un mur de son appartement parisien un de ces tabliers...

Bibliographie

- ALVAREZ-PEREYRE Frank, 1976, *Contes et tradition orale en Roumanie : la fonction pédagogique du conte populaire en Roumanie*, SELAF (coll. Langues et civilisations à tradition orale : 22), Paris, 338 p.
- ANDREESCO Ioana, 1993, « Magie et destin » in *Cahiers de littérature orale*, n° 34, p. 47-75.
- ANDREESCO Ioana & BACOU Mihaela, 1990, « Le chant des Aubes, rituel funéraire roumain » in *Cahiers de littérature orale*, n° 27, p. 43-75.
- ANDREESCO Ioana & LEBARBIER Micheline, 2003, « La Mandragore en Roumanie » in *Cahiers de littérature orale*, n° 53-54, p. 173-174.
- ANDREESCO Ioana, 1997, *Où sont passés les vampires ?*, préface de Calame-Griaule Geneviève, Payot, Paris, 172 p.
- ANDREESCO Ioana & BACOU Mihaela, 1986, *Mourir à l'ombre des Carpates*, Payot, Paris, 237 p.
- CALAME-GRIAULE Geneviève, 1990, « "Prends ta houe mon frère". Chants funéraires dogon » in *Cahiers de littérature orale*, n° 27, p. 77-88.
- CALAME-GRIAULE Geneviève, 1992, « La littérature orale. Les genres littéraires oraux » in *Encyclopédie Clartés*, p. 1-4.
- CALAME-GRIAULE Geneviève, 2009, « La parole du tissage » in *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogon*, 1^{ère} édition 1965, Lambert-Lucas, Limoges, p. 111-112.

CALAME-GRIAULE Geneviève, 2009, « La parole qui est dans l'étoffe »
in *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogon*, 1^{ère} édition 1965,
Lambert-Lucas, Limoges, p. 516-523.

CALAME-GRIAULE Geneviève & GAY-PARA Praline, 2002, *La Parole du monde :
parole, mythologie et contes en pays dogon ; entretiens*, Mercure de France, Paris,
83 p.

COLLECTIF, 1993, *Le pouvoir de la femme*, *Cahiers de littérature orale*, n° 34.

Note sur l'auteur

Ioana Andreescu est anthropologue et écrivain. Membre-sociétaire de la Société des gens de lettres, elle a publié de nombreux ouvrages et articles sur l'Olténie (Roumanie), dont *Où sont passés les vampires ?* (1997). Elle est membre du comité de rédaction des *Cahiers de littérature orale* depuis 1981.